



HAL
open science

Les lettres persanes et le “ roman politique ”

Colas Duflo

► **To cite this version:**

Colas Duflo. Les lettres persanes et le “ roman politique ”. Lumières, 2022, Autour des Lettres persanes : Montesquieu et la fiction, 40, pp. 15-29. hal-03853880

HAL Id: hal-03853880

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03853880>

Submitted on 15 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

lumières

Numéro 40

Autour des
Lettres persanes :
Montesquieu
et la fiction

Sous la direction de
Aurélia Gaillard

2nd semestre 2022

Publié avec le soutien de
l'université Bordeaux Montaigne

LES LETTRES PERSANES ET LE « ROMAN POLITIQUE »

The Persian Letters and the 'political novel'

Colas Dufflo

Université Paris Nanterre, IUF

RÉSUMÉ : Si les *Lettres persanes* sont bien, selon les mots des « Quelques réflexions », « une espèce de roman », de quelle espèce de roman s'agit-il au juste ? L'ouvrage de Montesquieu appartient à celle que les contemporains désignent sous l'appellation générique de « roman politique ». Il entretient des rapports avec ses deux principaux sous-genres, le roman utopique d'une part et le roman d'éducation du prince à la manière du *Télémaque* d'autre part, et invente un nouveau sous-genre, dont on tente ici de mesurer tant l'air de famille que la singularité.

MOTS-CLÉS : Montesquieu, *Lettres persanes*, roman politique, utopies, roman d'éducation, Fénelon.

ABSTRACT: *If the Persian Letters are indeed, in the words of the "Quelques réflexions", "a kind of novel", what kind of novel is it exactly? Montesquieu's work belongs to the genre that contemporaries refer to as the 'political novel'. It is related to its two main sub-genres, the utopian novel on the one hand and the novel of the prince's education in the manner of Les Aventures de Télémaque on the other, and invents a new sub-genre, whose family resemblance and singularity we try to measure.*

KEYWORDS: Montesquieu, *Lettres persanes*, political novel, utopias, educational novel, Fénelon.

En 1734, dans le deuxième tome de *L'usage des romans*, Lenglet-Dufresnoy présente une « Bibliothèque des romans », dans laquelle il entreprend de classer cette masse bibliographique sous différents genres. C'est ainsi qu'il propose, dans un catalogue un peu bourgeois, entre l'article IX consacré aux « romans satiriques » et l'article XI consacré aux « Contes de fées et autres contes merveilleux », un article X consacré aux « Romans de politique », dans lequel il range un certain nombre d'ouvrages qu'il serait facile de regrouper sous deux catégories, d'une part *L'Utopie* de Thomas More et la tradition utopique qui s'ensuit et d'autre part *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon et les discussions, suites et imitations qui s'en inspirent, jusqu'aux *Voyages de Cyrus* de

Ramsay et à *Sethos* de Terrasson. Il n'y a pas un mot sur les *Lettres persanes* qui, sauf erreur, ne sont nulle part mentionnées par Lenglet-Dufresnoy dans cette « Bibliothèque des romans », alors que des textes qui pourraient en être rapprochés le sont. Ainsi *L'Espion dans les Cours des princes chrétiens* (ou *Espion turc*) de Marana est bien mentionné, sous la rubrique « Romans historiques », avec un commentaire qui, en 1734, sonne *a posteriori*, de façon étrangement familière aux oreilles du lecteur des « Quelques réflexions » de 1758 :

Ce roman historique, qui est mis sous le nom d'un Espion Turc, est écrit avec beaucoup d'agrément, et d'une variété fort amusante. On y trouve de l'Histoire, du Roman, des Réflexions de tout genre, ce qui rend l'Ouvrage fort agréable¹.

De même, dans cette catégorie un peu fourre-tout des « Romans historiques et histoires secrètes », Lenglet-Dufresnoy mentionne *Mahmoud le Gasnévide* de Melon (1729), qualifié d'« histoire allégorique de la Régence² ». On peut donc s'interroger sur l'absence des *Lettres persanes* dans cette « Bibliothèque des romans ». Peut-être Lenglet-Dufresnoy ne les comprend-il pas dans ce genre ?

Si, encouragé par les « Quelques réflexions », on veut bien concevoir la fiction épistolaire de Montesquieu comme « une espèce de roman », et un roman qui ouvre à son tour une tradition même s'il ne l'inaugure pas complètement, puisqu'on a déjà cité *L'Espion turc*, on peut se demander quels rapports entretiennent les *Lettres persanes* avec ces deux traditions du roman politique que sont les utopies narratives d'une part et la série des romans d'éducation du prince inspirée du *Télémaque* d'autre part. Qu'est-ce que les *Lettres persanes* doivent au deux autres modèles du roman politique ? Qu'est-ce que cette troisième voie du roman politique instaure de nouveau ? Dans ces différents modèles possibles de romans politiques à ambition philosophique, pourquoi choisir la fiction de l'espion turc (ou chinois, ou persan, etc.) ?

Il s'agit donc ici d'une part de décrire le rapport des *Lettres persanes* aux deux autres modèles du roman politique, de recenser les allusions directes, les proximités, les préoccupations communes (le théologico-politique, l'absolutisme...), les thèmes communs (le voyage, le diagnostic critique sur notre présent...) ; mais aussi du même coup de tenter de

1. [Lenglet-Dufresnoy], *Bibliothèque des Romans, avec des remarques critiques sur leur choix et leurs différentes éditions*, par le C. Gordon de Percel, t. II, Amsterdam, 1734, p. 85.

2. *Ibid.* p. 95.

préciser ce que les *Lettres persanes* apportent de spécifique – pourquoi en effet ne pas plutôt écrire une utopie narrative ou un *Télémaque* ?

Nous ferons l'hypothèse que, sur le fond, la réponse est à chercher du côté de ce qu'on pourrait décrire comme une forme de pessimisme : il n'y a pas d'autres mondes, et celui-ci n'est pas réformable. Mais cette spécificité passe d'abord par le rapport singulier de Montesquieu à la fiction politique. En rendre compte suppose de récapituler les marqueurs d'appartenance à cette famille de textes – ce qui fait qu'on est bien dans ce qu'on pourrait appeler la « philosophie politique narrative » – et la singularité de cette inscription.

Espèces de romans : une troisième modalité du roman politique ?

Pour le dire dans les termes des « Quelques réflexions », si les *Lettres persanes* sont « une espèce de roman », l'espèce à laquelle elles appartiennent est celle de ces romans à ambition de philosophie politique qui, à la différence des « romans ordinaires », se permettent des digressions et des raisonnements, joignant ainsi « de la philosophie, de la politique et de la morale à un roman » (p. 50³). Elles rejoignent ainsi d'une part les romans d'éducation du prince dans la lignée du *Télémaque* et d'autre part les utopies narratives telles que l'*Histoire des Sévarambes* dans une famille de romans qui a une spécificité identifiée par les lecteurs du XVIII^e siècle. Youmna Charara note ainsi que « le mépris dans lequel est tenu le roman au XVIII^e siècle épargne cette catégorie de récits⁴ » et signale que la presse rend compte de ce genre de publication, même lorsqu'il s'agit de textes dont la qualité littéraire est discutable. *Téléphe*, *Ziméo*, *Les Lettres africaines*... font ainsi l'objet de recensions, de débats ; certains sont constamment réédités ; ils sont également soumis à un intérêt plus grand de la part de la censure.

Les fictions à ambition philosophique se signalent par un certain nombre de traits qui les rendent reconnaissables par le lecteur et sont

3. Toutes nos références aux *Lettres persanes* sont données dans l'édition de Paul Vernière mise à jour par Catherine Volpilhac-Augier, Paris, LGF, Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 2005. Le numéro de la lettre indiqué correspond donc à celui de l'édition posthume de 1758. Pour une concordance entre les éditions voir : <http://montesquieu.huma-num.fr/editions/fictions-poesies/lettres-persanes/textes-complementaires> - table-chronologique.

4. Youmna Charara, *Roman et politique. Approche sérielle et intertextuelle du roman des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 21. Elle note par exemple ce trait révélateur : Mercier, dans l'*An 2440*, « sauve de l'autodafé des romans trois ouvrages français dont deux romans d'éducation du prince : le *Télémaque* et *Bélisaire* » (*ibid.*).

autant de façon de prescrire au lecteur les modalités de lecture du texte qu'il découvre. La présence de dissertations, notamment, manifeste cette ambition philosophique dans le roman. Dans les « romans politiques », on trouvera donc des dissertations sur la justice, la comparaison des formes de gouvernement, les manières de gouverner, le conseiller du prince, etc. La tradition utopique comme celle issue des *Aventures de Télémaque* n'y manque pas, ni les *Lettres persanes* lorsqu'elles consacrent des développements argumentés sur différents sujets et de différentes tailles, jusqu'aux vastes considérations sur la dépopulation. Les « quelques réflexions » signalaient qu'un des mérites du roman épistolaire était de rendre ces passages justifiés dans le cadre fictionnel, puisqu'il est normal d'échanger par lettres non seulement des récits, mais aussi des pensées. Une des spécificités des *Lettres persanes* est que ces dissertations ne sont pas assurées par un personnage qui fait autorité. Elles sont majoritairement (mais pas seulement) portées par Usbek, mais Usbek n'est ni Mentor, ni le sage intercesseur qui traditionnellement justifie les usages de l'île utopique. Montesquieu a pris soin de construire un dispositif tel que l'aveuglement du personnage, son autorité bafouée, sa mélancolie, fragilisent l'autorité du discours, et laissent au lecteur la charge de conclure par lui-même.

Les *Lettres persanes* ménagent des signes de ce rattachement aux « romans politiques ». Par exemple l'allusion à la Bétique dans le « Fragment d'un ancien mythologiste » de la lettre 142, qui éveille nécessairement chez le lecteur le souvenir de Fénelon. On peut s'interroger d'ailleurs sur le sens de cette transposition de la France, puisque la Bétique de Fénelon est assez loin de cette description (ne serait-ce que parce que les habitants n'y possèdent ni or, ni argent). Peut-être, au-delà de la description de Fénelon, la Bétique est-elle devenue l'image d'une sorte de Louisiane fantasmée dans la propagande de Law, peuplée de gens simples et vertueux, riches sans le savoir vraiment, et tout disposés à se laisser tromper et exploiter ?

Mais, au-delà des allusions directes, le premier signe de ce rattachement est bien la déclaration paradoxale de fiction par la fiction liminaire de la fausse traduction et du manuscrit trouvé, qui est une constante du genre (voir par exemple l'*Histoire des Sévarambes*) – et qui est en passe de devenir un marqueur du roman en général. Il est en effet essentiel au genre que sa fictionnalité se déclare, particulièrement lorsqu'elle n'est pas manifestée d'emblée par l'univers décrit

(comme dans les *Aventures de Télémaque*, qui se situe dans un univers par définition fictionnel), puisque le détour fictionnel et la posture de déchiffrement qu'il implique chez le lecteur font partie du mode de fonctionnement propre de la fiction à ambition philosophique, à plus forte raison si cette activité critique doit porter sur l'actualité politique.

La fiction met elle-même en scène ce passage par la fiction pour répondre à des questions philosophiques, ainsi dans la lettre 11, où la réponse à la question philosophique de Mirza sur le rapport entre bonheur et vertu se déploie, non en « raisonnements fort abstraits » et en « philosophie subtile », mais en un « morceau d'histoire » (L. 11, p. 84). Le modèle des *Aventures de Télémaque* est ici patent. On pense par exemple au vieillard qui fait l'éloge des fables et enseigne Télémaque au Livre II en lui contant l'histoire d'Apollon musagète. La fable des Troglodytes racontée à la suite de cette annonce est d'ailleurs très imprégnée de ce modèle fénelonien, comme le signalent les notes de Paul Vernière qui renvoient à la description de la Bétique – on pourrait également évoquer celle des Manduriens, vertueux habitants du territoire de Salente avant l'arrivée colonisatrice d'Idoménée, qui tiennent au livre IX un discours très comparable à celui que les Troglodytes adressent à leur voisin (L. 13, p. 92), et la figure d'Aristodème, le vertueux crétois du livre V qui repousse l'idée de régner comme le fera chez Montesquieu le vertueux troglodyte choisi par ses compatriotes malgré lui (L. 14, p. 94).

La présence de récits insérés n'est bien sûr pas caractéristique du roman politique en particulier, mais de tout le roman de l'époque : signalons qu'ils sont néanmoins très présents, dans l'*Histoire des Sévarambes* comme dans les *Aventures de Télémaque*, et que, comme dans les *Lettres persanes*, chacune de ces histoires insérées invite le lecteur à considérer la manière dont elles résonnent avec l'histoire principale, et donc comment elles mettent en scène le politique, parfois dans la sphère privée (c'est le cas dans les *Lettres persanes* avec l'histoire d'Anaïs et Ibrahim par exemple). Dans l'*Histoire des Sévarambes*, ces nouvelles exemplaires ont une fonction première de divertissement dans la grande description que constitue le texte, mais elles viennent aussi, en faisant vivre des personnages singuliers et passionnés, introduire de possibles failles qui font résonner différemment la perfection utopique.

Chez Montesquieu, les fables philosophiques incluses ne sont pas pédagogiques, au sens où elles ne délivrent pas une leçon claire et

explicite. Si cela éloigne les *Lettres persanes* des *Aventures de Télémaque*, cela l'inscrit en revanche dans des expressions plus satiriques ou plus sceptiques du roman politique, dont on aurait des exemples dans l'*Histoire des Sévarambes*, ou dans les *Voyages et aventures de Jacques Massé*. Le travail de déchiffrement d'un narrateur non fiable, imposé au lecteur comme dans la lettre 26 adressée à Roxane par exemple (« Que vous êtes heureuse, Roxane, [...] »), et la manière dont il oblige du coup à une lecture méfiante, c'est-à-dire critique, de l'ensemble, rapproche les *Lettres persanes* de la tendance sceptique ou satirique du roman politique et de textes dont la signification reste fortement problématique (on suppose que Montesquieu ne connaît pas, en 1721, le *Télémaque travesti* ni l'*Histoire des Ajaoiens*, tous deux antérieurs mais non publiés).

Enfin, tous les romans politiques ont affaire avec le voyage : le narrateur utopique quitte l'Europe en proie au mal et découvre des contrées inconnues ; Télémaque, et ses descendants littéraires Cyrus (1727) ou Sethos (1731) vont de pays en pays ; Usbek voyage, lui aussi, il remonte vers la France en passant par la Turquie, et reçoit également des descriptions d'autres pays qu'il ne visite pas personnellement, comme l'Espagne, la Russie ou l'Angleterre. L'appartenance de l'ensemble des « romans politiques » à l'ensemble encore plus vaste des voyages imaginaires s'explique parce que le voyage permet de comparer les mœurs et les gouvernements. Usbek, comme Télémaque, tire de ces expériences directes ou rapportées une philosophie politique comparative, et la comparaison a toujours ici potentiellement une portée critique – laquelle culmine dans la tradition utopique, puisque l'ailleurs est constitué, en un sens, à cette fin.

Mettre en scène la transplantation des personnages, c'est permettre imaginairement le décentrement du regard – du voyageur comme du lecteur – et le détour persan est une des façons possibles de rejouer cette scène traditionnelle de l'utopie dans laquelle l'insulaire interroge naïvement le voyageur témoin sur les usages du pays d'où il vient. La fiction permet de se voir *soi-même comme un autre*, comme si nous étions un autre et comme un autre nous verrait, et ce décentrement est une opération nécessaire de la philosophie politique narrative, en ce qu'il est indispensable pour porter un regard critique sur notre univers de référence.

L'exil politique du personnage qui a eu le tort d'être vertueux à la Cour et d'y tenir un discours de vérité, point de départ du voyage d'Usbek (L. 8), est un thème qui se retrouve aussi bien dans l'*Histoire des Sévarambes* (l'exil du législateur Sevarias) que dans *Les Aventures de Télémaque* (Idoménée chasse le bon conseiller Philoclès). Ce qui explique d'ailleurs pourquoi Montesquieu n'a pas besoin de développer cette motivation qui ne reste que signalée : le lecteur peut compléter par lui-même ce lieu commun narratif. L'une des différences est que cet exil ne produit pas un espoir de mieux : le conseiller d'Idoménée en exil et Baléazar, le fils disgracié par le méchant Pygmalion, vont être rappelés ; Sévarias va fonder un nouvel État ; mais pour Usbek l'exil est une perte sans retour ni compensation.

On pourrait dire que la description orientale, et la documentation qui l'accompagne, appartient à une autre tradition romanesque, celle issue des Galland, Petis, etc. et surtout de l'intérêt savant pour l'Orient en général (Chardin, etc.) qui l'accompagne. Mais il est surtout remarquable que Montesquieu trouve sur le plan de la diégèse dans Marana et son *Espion turc* un nouveau modèle de roman politique, dans lequel le voyage sert paradoxalement d'abord à décrire l'ici : c'est l'étranger qui est voyageur « chez nous », dans l'univers de référence du lecteur cible, ce qui renforce singulièrement la dimension critique du discours, déjà fortement présente dans les textes utopiques comme dans les romans d'éducation du prince, sans toutefois occuper comme ici la toute première place.

Tout roman politique contient en effet une part de discours critique qui est le diagnostic par la fiction des causes du mal social. On peut penser d'ailleurs que c'est une des motivations de l'usage de la fiction de permettre de tenir un tel discours, dans un contexte de monarchie absolue et de contrôle des publications : tous les romans politiques de la période se tiennent évidemment dans un rapport plus ou moins oblique, à leur actualité. Ils contraignent ainsi leur lecteur à un travail de déchiffrement, lui permettant la formulation d'une analyse critique de l'état politique présent et la formulation d'un possible politique alternatif. Dans les *Lettres persanes*, la critique de l'état présent est plus directe (descriptions plus claires, allégories plus transparentes quand il y en a, etc.) et plus omniprésente que dans les utopies et dans le *Télémaque*. Elle pourrait être rapprochée des parodies des *Aventures de Télémaque* qui, en transposant l'univers mythologique antique dans

le présent créent un effet paradoxal de dés-allégorisation – et donc de décryptage. Le lecteur des *Aventures de Télémaque* (et on peut supposer qu'en 1721, tous le sont) qui a cherché la politique de Louis XIV dans les errances de la mauvaise politique d'Idoménée avant sa rencontre avec Mentor, ou le lecteur des *Sévarambes* qui a déchiffré l'histoire du christianisme sous celle de l'imposture politico-religieuse de Stoukaras, est déjà préparé à des transpositions critiques comme la lecture transparente de la banqueroute de Law dans la fable du fils d'Éole. Ils retrouvent d'ailleurs dans les *Lettres persanes* des thèmes pour lesquels ils sont habitués à ce qu'ils soient abordés de cette manière indirecte : la question de la tolérance (L. 85, p. 285) avec selon les cas des allusions plus ou moins directes à la Révocation et à ses conséquences (L. 85, p. 280), la description d'un système juridique contradictoire qui réduit les Français à un état violent (L. 90, p. 295). Ils retrouvent surtout celui de la ruine de l'État, qui prend dans les *Lettres persanes* une dimension qui en fait une caractéristique propre de l'ouvrage (L. 138, p. 423-424) : elle produit le renversement carnavalesque des fortunes que Montesquieu vomit, et permet au mauvais ministre de tourner l'État comme un fripier tourne un habit.

L'effet monarchique

Si ces trois traditions du roman politique ont affaire avec la question de l'absolutisme de Louis XIV et de ses conséquences politiques, elles en traitent différemment. Montesquieu en décrit à la fois la plus grande efficacité et le plus grand gâchis : le début de l'exil d'Usbek s'ouvre de façon emblématique sur la description de la Turquie comme grand corps malade du despotisme (L. 19, p. 106). Mais surtout, sur fond de la description des espoirs déçus de la Régence⁵, il dresse le constat qu'il n'y a pas de réforme possible de la monarchie absolue (contrairement à toute la thématique mise en œuvre dans le *Télémaque*) et pas non plus d'ailleurs idéalisé disponible auquel il serait permis de rêver (contrairement à la tradition utopique). La spécificité des *Lettres persanes* dans ce genre du « roman politique » peut être mesurée à l'aune du traitement de différents aspects liés à cette question de la monarchie

5. Jean Ehrard, dans un article fondateur au titre presque homonyme de celui-ci, avait décrit les *Lettres persanes* comme une chronique de ce désenchantement. Voir Jean Ehrard, « Un roman politique : les *Lettres persanes* », dans *L'Invention littéraire au XVIII^e siècle. Fictions, idées, société*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 17-32.

absolue : dans ses fondements théologico-politiques, dans sa pratique, et dans les questions de philosophie politique fondamentale qu'une telle forme d'État amène à poser à nouveaux frais.

Les romans utopiques, depuis les années 1660, donnent une place centrale aux questions liées à la place de la religion dans les fondements des formes de gouvernement. Bien sûr, dans le *Télémaque*, cette question n'est pas thématifiée explicitement ; elle renvoie à une condition transcendante du politique non interrogeable. En revanche, elle est abordée sous un angle critique dans la tradition utopique du tournant des xvii^e et xviii^e (*Histoire des Sévarambes*, *Histoire et aventures de Jacques Massé*, *Histoire des Ajaoiens* etc.). Les *Lettres persanes* partagent avec ces récits utopiques une approche critique de la question politico-religieuse. Le comparatisme religieux découlant du dispositif amène le lecteur à une forme de relativisme, voire de scepticisme ; mais c'est comme on sait un outil fréquent dans la tradition philosophique clandestine, dont on trouve des échos chez Tyssot de Patot par exemple. De même, la critique de la superstition, telle qu'on la trouve par exemple dans l'emphase ridicule de la lettre au Mollak Méhémet-Hali (L. 16, p. 97) ou dans la description par Rica de ses propres pratiques superstitieuses (L. 118, p. 447), renvoie à une dimension qu'on pourrait aussi bien retrouver chez Veiras ou Tyssot.

L'accusation de « spinozisme », si en ce sens on désigne non une doctrine philosophique précise, mais une configuration un peu floue de thèmes et de motifs, pourrait en effet bien s'appliquer ici, par exemple dans la lettre 46, avec l'insistance sur l'orthopraxie, et la vertu politique en premier lieu, contre l'orthodoxie et ses disputes sans fin sur les dogmes et les cérémonies : « Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche⁶ » (L. 46, p. 174). La mise en scène de la persécution politico-religieuse (par exemple dans l'histoire d'Aphéridon et d'Astarté) résonne avec les fictions politiques de l'époque : Sévarias, fondateur du royaume des Sévarambes, s'exile pour fuir les persécutions contre les zoroastriens (des guèbres, donc). De même, la hantise de la guerre civile enracinée dans des dissensions religieuses étant partagée par toute la philosophie

6. Voir aussi l'ecclésiastique de la lettre 61, avec son allusion aux affaires jansénistes : « Nous troublons l'État, nous nous tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de religion qui ne sont pas fondamentaux, et nous ressemblons à ce conquérant de la Chine qui poussa ses sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles » (L. 61, p. 215).

politique de l'époque, il n'est pas très surprenant de la trouver évoquée dans tous ces textes romanesques.

De plus, le lecteur de romans politiques du temps ne sera pas surpris de voir apparaître dans les *Lettres persanes* une dimension métaphysique : la lettre 83 souligne l'importance de penser un Dieu juste pour penser les fondements mêmes de la politique. Si la justice n'est pas une convention arbitraire, alors le conventionnalisme hobbesien et la justification métaphysique de l'absolutisme qui est sa finalité ne sont pas justifiés. Dieu n'est pas un despote qui décide arbitrairement du juste et de l'injuste, et le pire des despotismes serait celui d'un souverain qui déciderait arbitrairement du juste et de l'injuste. Mais dès lors, le souverain doit fondamentalement être soumis aux lois, et non être au-dessus de toute loi. C'était déjà le message constamment répété dans le *Télémaque*, qui bien sûr n'allait pas jusqu'à formuler, hypothèse scandaleuse mais logique dès lors qu'on admet qu'il y a une équité en soi, qu'il y aurait une justice même s'il n'y avait pas de Dieu.

Un pas plus loin, Usbek affirme que le principe de justice est en chacun, comme un « principe intérieur » (L. 82, p. 278) et le même pour tous. Le lecteur d'utopies le sait, elles sont fondées sur ce principe que la bonne politique est celle qui est conforme à la nature humaine, considérée selon cette rationalité et cette justice en chacun. Mais on pourrait dire que, là où l'utopie narrative construit le bon État sur ce principe, les *Lettres persanes* constatent plutôt son absence et laissent planer, certes pour refuser de l'envisager, l'inquiétante hypothèse d'une justice qui dépendrait des conventions humaines « vérité terrible qu'il faudrait se dérober à soi-même » (L. 82, p. 277).

Quant à la pratique du pouvoir, les thèmes abordés dans les *Lettres persanes* se trouvent également dans les romans politiques du temps. À certains égards, on peut s'étonner même, sur le fond, qu'on n'ait pas plus souvent souligné la proximité du Montesquieu des *Lettres persanes* et du Fénelon des *Aventures de Télémaque*.

Le thème de l'entourage du prince, notamment, est traité dans des termes assez voisins. La lettre 37 dit ainsi, sans l'habillage antique, que Louis XIV récompense les courtisans plutôt que les hommes de valeur et les flatteurs plutôt que les vertueux, et souligne qu'il est lui-même responsable de ce choix – thème important chez Fénelon car il ne s'agit pas seulement de dire que le prince est victime des mauvais conseillers, mais qu'il est responsable d'être mal conseillé, et de préférer ceux qui

le flattent à ceux qui lui disent la vérité. La question déjà ancienne du conseiller du prince, mise en scène dans la fiction antique, par exemple dans l'opposition de Protésilas et Philoclès, est thématisée dans plusieurs des *Lettres persanes*. Ainsi la lettre 127 souligne la bassesse d'âme des conseillers qui remuent les passions du prince et lui inspirent de mauvais desseins et de mauvaises maximes. Habitué à ce qu'on flatte ses désirs, le prince n'aime pas la vérité, ni ceux qui osent la lui dire. C'est pourquoi, renchérit la lettre 140, « c'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusques aux princes » (L. 140, p. 428)⁷.

De manière plus spécifique, la critique du pouvoir violent, qui est un des thèmes majeurs de la pensée politique des *Lettres persanes*, est déjà développée dans des termes voisins dans le *Télémaque*, notamment l'idée que le pouvoir violent est nuisible également à lui-même, puisque le prince violent se met en danger. Plus le prince est despotique, et plus son pouvoir est extrême, plus ses proches, ses conseillers, ses gardes même, aussi bien que ses adversaires, ont intérêt à le renverser et à l'assassiner, puisqu'ils risquent la mort à la moindre disgrâce, soulignait la lettre 102. « Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin⁸ », avançait déjà Mentor dans sa leçon finale, récapitulant ce que la fiction avait mis en scène sous les figures de Pygmalion, tyran de Tyr, au livre III. Le roi est moins en sécurité au milieu de ses gardes qu'au milieu de ses sujets, pourvu que son pouvoir soit fondé sur la douceur du gouvernement et non sur la violence et la force. L'originalité des *Lettres persanes*, à cet égard, n'est pas tant dans le message que dans sa mise en scène narrative, avec le déplacement de cette thématique dans la fiction du sérail.

On pourrait d'ailleurs souligner qu'une leçon commune circule dans tous ces textes en faveur de la douceur du gouvernement. L'idée que « la douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce » (L. 122, p. 377), est un lieu commun relayé aussi bien dans les *Sévarambes* que dans le *Télémaque*, accompagnée de ce critère implicite et partagé que la hausse de la population est la preuve

7. Certains points marquent également d'autres proximités de pensée : dans la lettre 129 sur le législateur, par exemple, il y aurait bien des rapprochements possibles (qu'il ne faut pas que le législateur s'occupe des détails minutieux par exemple, p. 394).

8. Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, Jacques Le Brun (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », 1995, p. 369.

matérielle d'un bon gouvernement, et inversement. Les réflexions que suscite la réussite des Provinces unies sont en filigrane de tous ces textes.

La question du bon exercice du pouvoir est une constante du roman politique, et en particulier des romans d'éducation du prince. Les *Lettres persanes* la traitent en lui tendant l'inquiétant miroir de la description des rapports de pouvoir dans le sérail. La lettre 65 est ainsi un condensé, qui met en scène l'hésitation d'Usbek devant l'exercice de l'autorité violente, les conseils de son premier eunuque, etc. On peut imaginer que le lecteur du temps sait reconnaître dans ce débat une transposition dans cet espace privé exotique du débat d'Idoménée avec Mentor au livre XI. Protésilas, le mauvais conseiller, a enseigné à Idoménée ce que le premier eunuque enseigne à Usbek : il faut soumettre les sujets par une politique brutale, en veillant à ce qu'ils demeurent toujours dans une complète sujétion ; alors qu'Idoménée, souhaite « tenir les peuples dans leur devoir en [se] me faisant aimer d'eux⁹ ».

Avec un tel déplacement, l'intérêt n'est pas seulement dans la reconnaissance de la même chose sous des habits différents. Il implique aussi une plus grande attention à la question des passions et donc, aussi, des passions politiques. Dans les *Lettres persanes*, la passion amoureuse est évoquée d'emblée (L. 3), alors qu'elle est en général secondaire dans le roman politique, même si elle est toujours présente. On ne reviendra pas sur les milliers de commentaires consacrés à la signification politique du sérail, culminant dans la mise en écho des deux fins, l'écroulement du système évoqué Lettre 146 et celui du sérail raconté dans les dernières lettres ; mais à tout le moins s'accordera-t-on pour y lire une figuration originale d'un thème déjà présent dans le roman politique, et en particulier dans le *Télémaque* : la folie du despotisme et la catastrophe politique où il doit inéluctablement mener.

Le titre du livre de Thomas More est *De optimo reipublicae statu, deque nova insula Utopia*. C'est dire que le roman politique pose un problème classique de la philosophie politique, celui de la meilleure forme de gouvernement, dans une forme littéraire nouvelle : philosophie politique descriptive chez Thomas More, philosophie politique narrative dans les différentes expressions du roman politique. Dès lors, il n'est pas tout à fait étonnant que des motifs passent ainsi d'un livre à l'autre, notamment ce paradoxe déjà signalé, qui devient un lieu commun,

9. *Ibid.* p. 241.

consistant à décrire le bon roi comme celui qui a tellement bien compris sa charge qu'il ne souhaite pas le pouvoir.

Il reste à écrire une histoire de la pensée politique du XVIII^e siècle par ses fictions mêmes. Ce travail sur la philosophie politique narrative ou « roman politique », s'interrogerait sur la manière dont la fiction pense la politique. Il pourrait faire l'hypothèse que tous ces romans politiques de la fin du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e sont l'expression narrative d'une forme de perplexité devant cette innovation historico-politique qu'a été l'absolutisme louis-quatorzien et ses conséquences. Il s'agit de fictions qui se demandent ce qu'est véritablement la monarchie, ou ce qu'elle doit être, et en suscitent des images qui, littéralement, la réfléchissent et permettent ainsi d'y penser ; de cet objet de réflexion commun, l'inquiétude propre de la réponse des *Lettres persanes* est dans l'affirmation qu'au fond, la monarchie est impossible : « c'est un état violent qui dégénère toujours en despotisme ou en république¹⁰ » (L. 102, p. 323).

Où donc ranger les *Lettres persanes* dans la « Bibliothèque des romans » de Lenglet-Dufresnoy ? Incontestablement dans cette famille des « romans de politique » où cette « espèce de roman » trouverait le mieux sa place, puisqu'elle partage avec ces romans des thèmes, des lieux communs, des formes, qui caractérisent le sous-genre. Elle introduit alors, de fait, un troisième modèle de fiction politique.

Dans la tradition utopique, le narrateur (ou le personnage principal) fuit notre monde mauvais et en découvre un autre, qui a par comparaison une portée critique et propose un imaginaire politique alternatif.

Dans la tradition des *Aventures de Télémaque*, le roman permet un voyage imaginaire dans une série de mondes fictionnels – le lecteur fait les transpositions entre cette Antiquité de fiction et les différents aspects de son monde de référence – pour, en fin de compte (car il y a un *retour* prévu) penser la réforme.

Dans les *Lettres persanes*, le regard critique change d'emplacement, puisque les personnages viennent de l'extérieur vers notre monde. Mais il n'y a pas d'alternative proposée, ni de réforme possible ou pensable.

Dans ces différents modèles disponibles de fictions politiques, pourquoi choisir celui de l'espion turc sinon, en effet, parce que c'est le seul à ne pas mettre en scène de politique alternative, ni de réforme.

10. On ne le répétera jamais assez, il ne faut pas lire les *Lettres persanes* à la lumière de l'*Esprit des lois*. Dans les *Lettres persanes*, ce problème n'a pas de solution.

C'est celui du constat de la catastrophe ici et maintenant (chronique d'un désenchantement, disait Jean Erhard). Comme dans tous les romans politique, la construction d'une fiction de l'extériorité (les Persans) permet de nous regarder de l'extérieur. Mais, dans le détour persan, ce qui est spécifique n'est pas tant le détour, qui est propre à toute cette tradition, mais bien les Persans : c'est une extériorité qui n'est pas meilleure, ils n'ont pas de territoire à faire visiter ou de contre-modèle à proposer. Chez eux aussi, c'est la catastrophe. Et les jeux de miroirs des fins du sérail et de la politique de Law laissent entendre qu'en un sens, c'est un peu la même.

À l'inverse de la tradition utopique dans laquelle les marqueurs fictionnels servent à fabriquer un contre-modèle, les éléments de fiction dans les *Lettres persanes* servent à construire la dynamique de la catastrophe, dont la trame narrative nous raconte l'inéluctabilité. Si la philosophie développée par Usbek est vraie – et la narration comme l'avait montré Jean Goldzink¹¹ suit les progrès du développement de cette philosophie –, elle ne sert qu'à mieux constater l'étendue des dégâts.

La lettre 80 résume un lieu commun narrativisé dans les romans politiques (qui explique pourquoi tous s'inscrivent dans la forme du voyage imaginaire) : « j'ai vu bien des gouvernements. [...] J'ai souvent recherché quel était le gouvernement le plus conforme à la raison » (L. 80, p. 270). Ce gouvernement le plus conforme à la raison, l'utopie le donne à voir comme déjà réalisé (non sans parfois instiller de l'intérieur un doute sur sa validité, mais là n'est pas ici notre objet), miroir inversé et infiniment lointain de notre présent mauvais, en faisant l'économie de la question de la transition, de la réforme. Les Aventures de Télémaque montrent en revanche comment travailler à le réaliser : après la circumnavigation qui fait visiter les différentes politiques connues (et même inconnues – la Bétique), toute la dernière partie, dans l'épisode de Salente, est précisément le récit de la réforme de l'État. Les Lettres persanes montrent son absence et font le récit de son impossibilité : la dégradation est inévitable, la tendance au despotisme est constitutive de tout pouvoir, on court à la catastrophe, il n'y a pas d'autre monde possible, et celui-ci n'est pas réformable.

11. Jean Goldzink, « Les Lettres persanes, roman de politique-fiction ? », *La Plume et l'idée ou l'intelligence des Lumières*, Paris, Le Manuscrit, « L'esprit des lettres », 2008, p. 241-274.

Colas Duflo

Colas Duflo est professeur de Littérature française à l'Université Paris Nanterre et membre de l'Institut Universitaire de France. Ses recherches portent sur la littérature et la philosophie du XVIII^e siècle. Il a notamment publié : *Diderot philosophe* (Paris, « Champion classiques », 2013 [2003]) ; *Diderot. Du matérialisme à la politique* (Paris, CNRS éditions, nvelle. éd. augm., 2020 [2013]) ; *Les aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII^e siècle*, (Paris, CNRS éditions, 2013) ; *Philosophie des pornographes. Les ambitions philosophiques du roman libertin* (Paris, Seuil, 2019).

Colas Duflo is Professor of French Literature at the University of Paris Nanterre and member of the Institut Universitaire de France. His research focuses on eighteenth-century literature and philosophy. His publications include: Diderot philosophe (Paris, « Champion classiques », 2013 [2003]); Diderot. Du matérialisme à la politique (Paris, CNRS éditions, nvelle. éd. augm., 2020 [2013]); Les aventures de Sophie. La philosophie dans le roman au XVIII^e siècle, (Paris, CNRS éditions, 2013) ; Philosophie des pornographes. Les ambitions philosophiques du roman libertin (Paris, Seuil, 2019).